contemplé de la terrasse du Sacré-Cœur cette grande ville qui lui était si dure, il contournait la Butte, et ses yeux, un peu mouillés, se reportaient machinalement d'usine en usine, s'accrochant à ces hautes cheminées qui font une forêt de mâts au-dessus de la capitale.

—N'être rien, n'aboutir à rien, murmurait-il, dans cette cité de travail où tant d'intelligences sont employées !.... Serais-je donc un impuissant ?.... N'aboutir à rien dans un vaste pays comme la France !....

Car ce n'était pas Paris seulement qu'il apercevait dans cette énorme mer de maisons, mais, grâce aux immenses verrières des gares, les lignes de chemin de fer qui s'en vont vers tous les points de la France, comme les rayons d'une gigantesque étoile.

Et, sans même trop s'éloigner de Paris, l'évocation du travail se dressait dans toute la banlieue : Pantin, les Lilas, la plaine nue de Saint Denis.... Partout surgissaient les cheminées d'usines couronnées de fumée, et un bruit assourdi, confus, lui parvenait, le bruit du travail.

—Serai-je donc seul à n'arriver à rien, moi ?

Depuis quelques jours, c'était sa pensée constante, la désespérance qui montait dans cette âme meurtrie et, pour la première fois, le doute.

—Un seul homme a cru en moi, ce simple cocher, qui ne me connaissait pas, qui m'accepte sans me comprendre.... Et, de tous les autres, je n'arrive même pas à me faire écouter. Pas un de ces puissants du jour dont j'assiège la porte ne consent à examiner ces travaux, ces recherches qui bouleverseraient l'industrie. Mais...

Il s'arrêtait tout frissonnant :

—Bouleverserai-je rien du tout ?... Ce que je crois si juste, si sage, n'est-il que folie ?.. Suis-vraiment un inventeur génial, ou un déséquilibré qui prend ses rêves pour une admirable réalité ?;... Oh ! si cela était !

Comme il prononçait ces mots, ses yeux avaient quitté la forêt de cheminées et tombaient sur les coteaux qui bordent, au nord et à l'ouest, la vallée de la Seine et qui conservent, même l'hiver, la plus grande partie de leur parure verte.

Et cela lui rappelait sa toute enfance, le pays si verdoyant au mois d'été, où il avait joué tout petit, les canaux bordés de hautes rangées d'arbres, les grands bois où, après un coup d'orage, il allait chercher des morilles.

—Mieux vaudrait n'avoir jamais été qu'un simple paysan ! s'écria-t-il.

Durant quelques minutes, il eut cette faiblesse—ou cette sagesse—de désirer n'être plus qu'un personnage bien humble, attaché à la terre, sans soucis comme sans espérances, sans grandes joies comme sans rêves de gloire et de fortune, mais tranquille, assuré du lendemain.

Il se redressa, pourtant :

—Aurais-je peur ?.... Mais je dois réussir, morbleu ! ne fût ce que pour récompenser le seul ami que j'aie eu en ma vie ! Ce serait faire faillite à mon honneur que de songer même à reculer. J'irai jusqu'au bout, ou j'y mourrai !....Allons, mon heure de récréation est passée : au travail, maintenant !

Il avait entièrement contourné la Butte. Il jeta un dernier regard aux coteaux boisés et revint vers son pauvre logis.

Et déjà sa cervelle était à la besogne commencée, à cet essai décisif qu'il allait tenter ce matin.

Sa machine, son bijou était construit, et non seulement la machine, mais deux rails installés sur son plancher, avec des chariots d'enfants achetés dans un bazar et qui représentaient des wagons,—une ligne de chemin de fer en miniature.

Il s'était mis à marcher très vite, ne voyant plus le trottoir ni les passants ; et soudain il se heurta à deux femmes qui arrivaient en sens inverse.

Il allait s'excuser, mais demeura bouche bée devant un visage qu'il devait certainement connaître, un jeune visage aux doux yeux bruns, très pâle, enveloppé dans les blanches ailes d'une cornette de religieuse.

Il s'écarta, ne s'excusant que d'un geste ; sa gorge était trop serrée, et sans que vraiment il comprit pourquoi.

La jeune religieuse et sa compagne, une vieille à figure aussi rouge et aussi avenante que celle de la jeune était blanche et attristée, passaient, le regardant à peine ; et elles disparurent au tournant de la première rue.

Jean Raucourt allait continuer son chemin lorsqu'une voix égrillarde l'interpella de l'autre côté de la chaussée. C'était un voisin, un maçon qui habitait sur son palier, en train de réparer un coin de porte.

—Faudrait pas les bousculer, celles-là ! fit-il d'un ton légèrement aviné.

—Mais....c'est par hasard, balbutia Jean Raucourt.

J'ai bien vu..... Autrement que j'aurais cogné pour elles !

Jean parut étonné, car ce maçon, qui aimait la politique, ne cessait de déblatérer contre "le gouvernement des curés et contre toute robe noire....."

Le maçon lui expliqua :

—C'est pas comme les autres, celles-là ! Ça passe son temps à marmonner des patenôtres ! Ça soigne les pauvr' populo qu'a pas de galette....

—Ah ! Ce sont des sœurs gardes-malades ?

—Oui. La vieille qu'a vient de passer, elle m'a soigné, moi, avant que vous habitiez la baraque, pour une fluxion de poitrine.... Eh ben, qu'elle n'a pas voulu quarante ronds que j'y ai portés ensuite.... Et que je sacrais et que je bougrais devant tout le monde, et pas devant elle. C'est-y rigolo, tout de même !.... Et croiriez vous qu'elle m'a pas offert une fois de manger le bon Dieu.. Eh ben, elle m' l'aurait dit, que moi, qui crois à rien, j'aurais accepté pour lui faire plaisir... J'ai pas de religion, mais j'ai pas peur de dire que c'est de braves filles, allez ! Là-dessus, à l'aurevoir !

Et le maçon se remit à gâcher son plâtre auquel il continua ses confidences, tandis que Jean Raucourt revenait chez lui, les yeux, l'âme encore pleins de ce visage tout pâle, de ce regard si mélancolique.

—Mais où l'ai-je vu ?.. Où l'ai-je vu ? murmurait-il.

Et un grand attendrissement le pénétrait. Il n'était guère plus religieux que son voisin le maçon ; mais cela le touchait qu'une jeune et jolie fille sacrifiât ses belles années, ces années qui ne semblent faites que pour l'amour, à soigner des gueux, à passer des nuits dans ces intérieurs de misère qui sont un commencement de l'enfer.

Cela lui faisait du bien, cette constatation de la bonté humaine, du dévouement aux petites gens, après ses révoltes de tout à l'heure contre la société si mal organisée qui nous gouverne et qui est si dure à ceux d'en bas.

Il sentait qu'il allait mieux travailler ce matin, et l'espérance lui revenait.

Un instant après, il était accroupi à terre, devant sa ligne de chemin de fer, chargeant ses wagons avec des livres, calculant les poids au centième, puisqu'il avait réduit sa machine à cette proportion. Et il allait accrocher son joli joujou au petit train, lorsqu'on frappa à sa porte.

Il commença par ranger tout son attirail sous le rideau de sa modeste garde-robe, puis alla ouvrir. Et, ayant reconnu le père Schwarzbacher, il dit, tout naturellement :

—M. Bonenfant n'est pas ici.

Lui-même n'avait jamais eu de relations directes avec l'usurier, et il était foncièrement persuadé que son ami n'en avait eu que de très légères, de très passagères, d'insignifiants emprunts au jour le jour, lorsqu'une rentrée était en retard.

Mais le père Schwarzbacher pénétrait dans la chambre de Jean Raucourt délibérément, et il lui disait, d'un ton presque autoritaire :

—Refermez donc la porte. C'est à fous que ch'ai à parler, et sérieusement.

Jean referma la porte, offrit son unique chaise à l'usurier, et s'asseyant à demi sur le coin de sa table :

—Qu'est ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur Schwarbacher ?

—Le tésir de vous éclairer, monsieur, sur une situation que vous ignorez certainement.

—M'éclairer.. sur une situation ?... Je ne vois pas très bien, monsieur, de quoi ?...

Schwarzbacher l'interrompit d'un geste ample :

—Vous allez gombrendre, ajouta-t-il, vous allez gombrendre !

Il se dandina un peu sur sa chaise ; puis, avec une bienveillance railleuse :

—Auriez-fous de la fortune ?

—Mais, monsieur.....

—Répontez, répontez....C'est dans l'intérêt de M. Ponenfant que che fiens fous trouver. Répontez donc.

Cette phrase suffit à vaincre la légère hésitation de Jean Raucourt.

—Je n'ai aucune fortune, monsieur.

—Mais fous attendez l'héritache de quelque tante..... de quelque cousin ?....

—Je n'ai aucune famille, monsieur.

—Et...M. Ponenfant ?

—M. Bonenfant vaut mieux pour moi que toute ma famille ; mais il n'y a pas, entre nous, d'autres liens que ceux de l'amitié.

—Drès peu.... drès peu....

Ce premier point établi, Schwarzbacher se redandina sur sa chaise, tout en fixant ses gros yeux sur ce jeune homme, qui lui paraissait décidément un bon cheune homme. Et il le lui déclara avec beaucoup de chaleur.

C'est barce que vous êtes un pon cheune homme que ch'ai foulu fous éclairer.—Une blainde en esgroguerie est sur le boint d'être téposée contre fotre ami.

—C'est impossible ! s'écria Jean, en bondissant du coin de sa table.

Le père Schwarbacher le fit rasseoir.

—Ecoutez-moi ! Il ne faut pas, gomme ça, s'emporter. Il taut examiner les choses avec calme. Que fous ayez de très ponnes intentions, fotre ami et fous, che n'en doute pas ; mais acheter téraisonnablement et embrunter quand on sait pien qu'on n'aura pas un sou pour rendre, c'est faire tes tupes, et faire tes tupes, c'est faire de l'esgroguerie !

—Vous devez vous tromper, monsieur, dit sèchement Jean Raucourt. Pour ma part, je n'ai contracté de dette qu'envers mon ami Bonenfant, et c'est affaire entre lui et moi ; je parviendrai bien à m'acquitter un jour. Quant à M. Bonenfant, il a eu la bonté de mettre ses économies à ma disposition ; mais je ne sache pas qu'il ait jamais emprunté un centime ni acheté quoi que ce soit sans le payer. Je vous prie donc de cesser, monsieur....

—Et ça.... et ça... et ça... et ça... et ça ? ...

A chaque fois, le père Schwarzbacher haussait le ton déjà assez désagréable de sa voix et il étalait sur ses genoux les billets signés par Bonenfant.

Jean en prit un ; mais Schwarzbacher en conserva un bout, comme s'il avait eu peur qu'on ne le lui volât. Jean blémissait, ce billet était de huit cents francs, représentant un prêt réel de trois cents.

—Et.... il y en a d'autres ? interrogea nerveusement le jeune homme.

—Pas tout à fait six mille francs.... Si fous voulez faire l'attition ?

Alors, à mi-voix, se parlant à lui-même, Jean murmura :

—Et c'est pour moi.... Et il ne me disait rien.....

Le père Schwarbacher repliait ses billets.

—Oui, oui, c'est pour fous !.... Fous encore, vous vous tirerez facilement d'affaire, puisque fous n'afez rien signé.... Et cependant, il y a les fournisseurs, tous ceux du quartier t'abord, et puis le tailleur pour que monsieur soit habillé gomme un goburchic, le chemisier pour que monsieur ait du linche planc comme une temoiselle, et les protuits chimiques et les betits abbareils fabriqués dans cinq ou six usines.... Ça, fous en êtes aussi responsable que M. Ponenfant. Et quand la blainte en esgroguerie sera téposée et qu'on saura qu'au lieu de travailler, de gagner votre vie gomme tout le monde, fous menez une existence de rentier, le gommissaire de bolice et puis les chuches...

—Assez, monsieur !.... assez ! Et laissez donc cette inuitile menace de juge et de commissaire !

Jean s'était levé, les poings fermés, obéissant, comme toujours, à son premier emportement.

Schwarzbacher fit mine de s'enfuir. Jean se mit à rire, vite calmé.

—Ne craignez rien, monsieur, pas plus pour vous que pour votre argent. — Quoiqu'une parole d'honneur ne doive avoir guère de valeur pour vous, je vous donne ma parole d'honneur que j'gnorais ce que vous venez de me dire....

—Mais je fous grois, je fous grois ; je fous ai tit que je fous gonsidérais comme un bon cheune homme.

—Je n'ai que faire de votre appréciation sur mon compte, monsieur. Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir ouvert les yeux. Si intéressé que soit votre but, car vous ne songez qu'à rentrer dans votre argent, je suis enchanté de connaître la vérité. Je vous jure que je n'aurais jamais permis que le dévouement de mon ami atteignit de telles limites.... ces limites, ajouta Jean, qui, d'après vous friseraient l'escroquerie ! Rassurez-vous, monsieur, et que les fournisseurs qui m'ont fait crédit se rassurent. Vous êtes sans doute leur mandataire ?

—Pas t'une façon officielle ; mais, tepuis un mois, je les calme, je les empêche de déposer une blainte, en leur rébédant que vous êtes un pon cheune homme.

—Laissez-donc là votre fausse bonhomie ! fit Jean impatienté. Et, si vous me prenez pour un "pon choune homme", ce que j'ai la prétention d'être, en effet, ne me prenez pas pour un imbécile. Je pouvais accepter les services d'un ami, dévoué comme un frère ; je n'ai rien à accepter de marchands, de fournisseurs ni d'un usurier.....

—Monsieur, c'est au taux légal, à six du cent.....

—Allons, allons, assez de comédie ! Vous voulez dire à six cents du cent. Qu'importe ! Mon ami a signé, je paierai.....

Le visage du père Schwarzbacher s'illumina.

—J'ai répété vingt fois à tous les fournisseurs qu'il n'y avait rien à craintre, que vous paierez tout, un jour, et que c'était pien inutile de téposer une blainte.

—Oui, vous espériez qu'en vous y prenant plus adroitement, vous seriez payé le premier. Assez d'hypocrisie, s'il vous plaît ! Et rappelez-vous que si j'apprenais que vous avez prononcé, où que ce soit, le mot d'escroquerie, j'irais vous casser la figure. Et maintenant, sortez !

Schwabacher eut un mouvement d'indignation :

—Il faudrait gommencer par payer afant d'être si insolent !

—Je vous ai déjà dit que je paierais.

—Gomment.... si fous n'avez rien ?

—J'ai dit que je paierais, je n'ai plus un mot à ajouter. Vous me faites perdre mon temps.

Et il le mit presque à la porte.

Mais, dès qu'il se trouva seul, il eut une faiblesse et dut s'accroupir sur son lit.

—A quelle impasse sommes-nous acculés, grand Dieu ! murmurait-il. J'ai dit que je paierais, je dois payer ! Il ne s'agit plus, en ce moment, d'inventer, de bouleverser l'industrie, il ne s'agit plus de conquérir la fortune et la gloire, il s'agit d'être simplement un honnête garçon, comme l'ont été tous ces modestes aïeux à qui je me rattache, paysans ou mineurs, dont l'unique gloire consistait à être d'honnêtes gens... Payer !... Mais avec quoi ?.... Je le dois, pourtant, et sans que Bonenfant en sache rien ! Ce pauvre ami, si simple, si bon, si tendre, qu'on accuserait d'escroquerie !... Il faut que je sache exactement... Comment m'informer sans lui donner l'éveil ?.....

Il avait une clef de la chambre de son voisin. Il passa dans cette chambre, dont le désordre était extraordinaire.

—Je dois trouver ici des traces, des factures.....

Bonenfant, en souvenir de sa jeunesse de clerc de notaire, s'était constitué une façon de bibliothèque, des livres, qu'il lisait fort rarement, entassés sur une étagère branlante.

Ce fut à cette étagère que Jean marcha tout de suite, se rappelant avoir vu son ami y fourrer des papiers.

La cachette était là, en effet, entre des bouquins, le livre de l'épicier, le livre du boucher, du crémier, du charbonnier ; et puis des factures représentant la constitution de sa simple mais élégante garde-robe ; et puis, les fournitures de produits chimiques, les achats faits pour la construction de sa petite machine.

Il ne les enleva pas encore, il ne fallait pas éveiller la défiance de Bonenfant. Il se contenta de prendre exactement les chiffres et d'additionner.

Il y en avait environ pour trois mille francs, soit, avec les six mille du père Schwarzbacher un total de neuf mille.

—Et je n'ai rien, rien !.... Où trouver de l'argent ? Qui m'en prêterait ? Personne. D'ailleurs, à quoi bon faire des dettes, en admettant cette extravagance que quelqu'un eût confiance en moi ?.. Creuser un trou pour en boucher un autre a toujours été un mauvais système. Non ! c'est une autre résolution que je dois prendre. Ce misérable usurier m'a rendu vraiment service. Je m'oubliais. Avant de songer à bouleverser le monde, j'ai à gagner ma vie, simplement. S'attarder plus longtemps dans des rêves qui ne se réaliseront peut-être jamais, ce serait de la lâcheté et de l'orgueil. Si mon heure doit venir, elle viendra. Pour le moment, je ne suis rien qu'un numéro dans la foule anonyme des travailleurs. Et c'est ce que j'ai eu tort d'oublier.... Neuf mille francs !

Malgré son courage, cette somme, si modique pour d'autres, l'effrayait.

—Donc, il est inutile que je cherche à emprunter, je ne ferais que m'enliser davantage, car je ne pourrais que m'adresser à des usuriers. Il me faut du temps, simplement. La société m'a donné une instruction approfondie qui me permettrait de gagner juste de quoi mourir de faim ; mais je tiens, heureusement, de la longue lignée de mes ancêtres, qui ont tous travaillé de leurs mains, l'habileté de l'ouvrier, je parviendrai à gagner quinze francs par jour. Cinq me suffiront pour vivre ; j'économiserai trois mille francs environ par an. En trois ans, je serai dégagé.

Trois ans, que c'était long ! Renoncer, pour trois ans, à ses belles illusions !.....

Et si un autre, pendant ce temps-là, allait le dépasser ?.....

—Oh ! faute d'un peu d'argent, perdre peut-être le fruit de tant de travaux !

Il sortit, en proie à une fièvre soudaine qui lui brûlait le front et les mains, tout en versant en lui une sinistre impression de glace.

Machinalement, comme il était midi environ, il se dirigea vers la petite crémerie où il prenait ses repas lorsque l'ingénieux Bonenfant n'avait pas eu le temps de revenir lui faire la cuisine dans leurs mansardes.

Mais, sur le seuil, il se rappela le chiffre de leur compte, de leur trop grosse dette vis à vis de ce modeste établissement, et il rebroussa chemin.

—D'ailleurs, se dit-il, et il se croyait très sincère vis-à-vis de lui-même, je n'ai pas faim aujourd'hui.

Il erra plus d'une heure dans les montées et les descentes de Montmartre, voyant partout aux petites boutiques, aux ateliers s'ouvrant à même sur les rues, l'exemple du travail tout simple, sans ambition. Et il songeait :

—C'est la voie que j'aurais dû suivre sans hésiter, sans céder à ces rêves de gloire qui m'ont jeté dans cette impasse.... Comment, moi, qui n'aurais jamais voulu être l'obligé de personne, ai-je pu accepter de tels services de Bonenfant ?... C'est lui qui aurait le droit de m'accuser d'escroquerie, si toutes ces belles inventions n'aboutissent jamais à rien !

Ses doutes de la matinée le reprenaient. Etaient-il vraiment un de ces êtres prédestinés, en qui Dieu a mis un peu des nouvelles lumières qu'il veut répandre sur le monde, ou n'était-il qu'un pauvre rêveur ?

Il revint chez lui, anéanti physiquement et moralement, ne se doutant pas que sa faiblesse matérielle provenait en partie de ce simple petit détail qu'il n'avait pas déjeuné.

—Aurai-je la force, murmurait-il, de faire ce que j'ai résolu pour rembourser cet ouvrier, ces fournisseurs ?..... Il le faut, cependant.... J'avais remarqué, depuis quelques jours, que, lorsque nous mangions à la crémerie, on nous servait de mauvaise grâce. Oui, tous ceux qui m'ont fait crédit, un crédit plus considérable que me l'imaginais, ont peur de perdre....Mais me reste-t-il assez d'énergie physique pour être un ouvrier ?....J'essaierai demain... Aujourd'hui, je n'aurais pas pu aller m'offrir....Non, pas aujourd'hui !

Au milieu de l'après-midi, il contemplait tristement, de sa mansarde, le moutonnement des maisons parisiennes ; et il sentait de plus en plus s'estomper ses beaux rêves, lorsqu'un coup frappé à sa porte le fit tressaillir, un coup qui n'était pas le tambourinement joyeux de Bonenfant.

C'était une chose si extraordinaire pour lui que de recevoir une visite ! Et deux dans la même journée....

Encore quelque créancier, peut-être ? Il demeura une minute hésitant, n'ayant pas envie d'ouvrir.

Mais la voix de la concierge retentit :

—Pour sûr qu'il y est, que je l'ai vu rentrer et qu'il n'est pas ressorti. Eh ! monsieur Jean Raucourt !.... Faut dire aussi qu'il est si distrait....

Jean se décida à aller ouvrir, le visage tout renfrogné. Et sa stupéfaction fut énorme lorsqu'il se trouva en face de M. Sosthène Letourneux.

—Vous, monsieur !

—Moi-même, dit Sosthène, fort aimable.

Et il glissait une pièce dans la main de la concierge, qui avait quitté sa loge pour conduire "un monsieur si bien" jusqu'à la mansarde de l'ingénieur.

—J'espère, monsieur, dit-il à Jean, que vous me pardonnerez mon indiscrétion ; mais nous désirions savoir si vivement, mon oncle et moi, où vous en étiez de ces travaux si remarquables....

Il y avait si peu de persiflage dans le ton de Sosthène que la concierge redescendit, pénétrée d'un soudain respect pour ce jeune locataire, par qui elle s'attendait, chaque terme, à ne pas être payée.

Quant à Jean, il avait deviné tout de suite qu'on venait l'exploiter.... sinon le railler.

Sombre, froid, il introduisait Sosthène chez lui.

Jamais deux êtres si dissemblables ne s'étaient trouvés réunis : l'un représentant l'argent avec toute sa puissance d'exploitation, son impitoyable rigueur ; l'autre image vivante de l'idée, de l'humanité travailleuse, du progrès qui doit rapprocher tous les hommes.

La porte était à peine refermée que Sosthène, découvrant un peu plus son jeu, interrogeait :

—Où donc est votre laboratoire, monsieur ?.... Et votre atelier de construction ?....

Jean faillit d'abord répondre par une insolence ; mais il se sentait si las !.... Sa colère s'évanouit à demi dans le geste brusque avec lequel il offrit *sa* chaise à Sosthène Letourneux.

—Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur ?

—Je vous l'ai déjà dit, fit Sosthène, s'asseyant correctement, prenant une pose de salon, tenant d'une main son chapeau sur son genou tandis que de l'autre il remettait de l'ordre dans sa chevelure noire et luisante comme une aile de corbeau. Nous entendons parler, de tous côté, des essais auxquels vous vous livrez, des constructions que vous dirigez si mystérieusement. Nous nous attendions à vous revoir ; mais comme, par une dignité à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage, vous vous obstiniez à oublier notre existence, j'ai fait ainsi que Mahomet : je viens à la montagne.... je viens à Montmartre.

Enchanté de sa comparaison, qu'il trouvait fort spirituelle, Sosthène sourit deux bonnes minutes, complaisamment. Puis :

—Je vous avoue que je comptais vous surprendre au milieu de vos travaux.

En prononçant cette phrase, le neveu de la comtesse Valadin avait promené un regard si sarcastique, si méchamment insolent sur cette pauvre mansarde, sur la misère qui l'entourait, que Jean Raucourt éclata.

—Avouez plutôt, monsieur, que vous espériez bien me surprendre dans une gêne telle que j'accepterais aujourd'hui les propositions que je n'ai même pas consenti à écouter il y a dix mois !

Sosthène lissa quelques secondes la soie de son chapeau. Et il dit très doucement :

—Vous avez des emportements, monsieur, qui rendent les affaires fort difficiles. Cependant, pour me conformer aux instructions de mon oncle, je poursuivrai ma tâche jusqu'au bout. Si vous êtes dans la gêne, je l'ignore ; et ce ne serait vraiment pas de notre faute, car nous n'aurions demandé qu'à utiliser votre intelligence.....

—A la domestiquer, monsieur ! Je sais trop de quelle manière le comte Valadin utilise l'intelligence, les idées des autres..... par la seule puissance de son capital !

—Permettez, monsieur ! Je n'aime pas beaucoup ces discussions qui touchent à tout notre état social ; mais laissez-moi vous dire qu'un inventeur, si génial qu'il soit, n'invente rien à lui tout seul. On l'a instruit, a grande organisation qu'est la société l'a mis à même d'inventer, si telle est la tournure de son esprit, en lui faisant connaître toutes les inventions qui l'ont précédé. Vous, monsieur, vous poursuivez la réalisation d'une locomotive électrique auriez-vous tenté la solution de ce problème si, depuis une cinquantaine d'années les études électriques n'avaient pris un si grand développement ? Vous n'inventez, monsieur, que parce que tant d'autres ont inventé avant vous ; vous n'êtes, mathématiquement, qu'une résultante.... de même que le capital est le résultat de la puissance d'économie de toute une race et représente d'immenses efforts de travail. Ce ne sont pas les idées de mon oncle que je vous expose là, mais les miennes ; et je me crois aussi moderne, aussi progressiste que vous.

Ravi d'avoir débité sa petite théorie qui lui procurait toujours un joli succès dans les salons financiers, Sosthène écrasait Jean Raucourt de son regard de maître : Jean haussa les épaules.

—Les économies d'une ménagère, d'une paysanne, dit-il, sont respectables, oui.... mais pas les vôtres, qui ne viennent que d'exploitations, de spéculations. Du reste, assez là-dessus, monsieur ! Je ne pense pas que vous soyez monté ici pour philosopher. Que voulez-vous ?... Et soyez net, morbleu !

Et il ajouta sourdement, péniblement :

—Il se pourrait que nous nous entendissions aujourd'hui.

Un sinistre éclair passa dans les yeux de Sosthène.

—Vous ne tiendriez toujours pas, demanda-t-il, à entrer, à titre d'ingénieur à l'essai, dans notre usine de la porte de Pantin ?

—Pas plus que vous ne tiendriez à m'y avoir !

—Eh bien, monsieur.... je serai net, ainsi que vous m'en avez prié. Nos plans sont prêts pour la construction de notre locomotive....

—C'est faux.

—Je vous affirme qu'ils sont prêts. Seulement, avant de nous lancer dans des dépenses considérables, nous voulons nous assurer qu'il n'en existe pas de meilleurs. Vous avez pu vous rendre compte, depuis un an, des difficultés qu'on éprouve à se procurer des capitaux pour une telle entreprise.

—Difficultés auxquelles vous n'avez pas dû être totalement étrangers, votre oncle et vous, prononça Jean Raucourt avec un grondement de son impuissante fureur.

—Absolument étrangers ! déclara Sosthène d'un ton dégagé ; mais comme, dans le monde des affaires, on se renseigne assez facilement, nous avons donc su les efforts inutilement tentés par vous.

—Croyez-vous que je n'aie pas devine que c'était vous qui me fermiez toutes les portes en racontant que vous aviez examiné mes plans et qu'ils ne valaient rien ?

—Encore une fois, vous vous trompez, monsieur. Croyez-le ou ne le croyez pas : mais nous avons eu la discretion de ne jamais parler de vous. Du reste, cette querelle rétrospective est bien oiseuse. La situation est fort simple : nous désirons posséder vos plans, non pour les exécuter, mais pour nous assurer qu'aucun détail n'a été oublié dans les nôtres. Combien voulez-vous nous les vendre ?.... Notez qu'ils ne vous serviront jamais, à vous !

—Combien voulez-vous me les acheter ?

—Deux mille francs.

—C'est de la folie !.... Ces plans, c'est ma fortune.

—Je consentirais à aller jusqu'à trois mille.

—Une invention qui rapportera des millions !

—Alors, n'en parlons plus, monsieur !

Sosthène se levait, saluait Jean Raucourt et mettait déjà la main sur la porte.

—Monsieur, dit Jean, je serai peu exigeant, à une condition, c'est que je ne m'engage à rien, que vous ne pourrez me demander d'exécuter aucune modification, que je conserverai mon entière liberté, que je ne vous vends ces plans que matériellement et nullement la propriété de mon idée, que je serai libre de l'exécuter moi-même un jour, si j'en ai la possibilité.

—Je veux bien vous laisser cette liberté ; mais combien vous feriez mieux de renoncer à une telle illusion ! Avant six mois, notre machine sera construite ; dans un an, elle roulera au moins sur deux réseaux de chemin de fer.

—Toutes ces paroles sont inutiles, monsieur. Voici mes plans.

De dessous le rideau de sa garde-robe, Jean tirait un grand carton. Il le posa sur la table, l'ouvrit et montra à Sosthène Letourneux une quarantaine d'épures, dont quelques-unes coloriées, faites avec un extraordinaire talent de dessinateur et accompagnées de minutieuses explications.

Tout en les examinant de son regard d'oiseau de proie, Sosthène songeait :

—Que's détraqués que ces inventeurs ! En voici un qui végète misérablement et qui n'aurait qu'à s'offrir comme de sinateur pour gagner très largement sa vie !

Jean déclara :

—J'en veux dix mille francs.

Sosthène avait apporté cette somme, le maximum de ce que le comte Valadin consentait à payer ; mais, ainsi que tout intermédiaire, il voulait son bénéfice personnel, son "pot-de-vin."

—Six, répondit-il, et pas un centime de plus, et à la condition que cette petite machine, que j'aperçois là dessous, sera comprise.

Le rideau était resté à demi écarté.

—Dix ! répéta Jean.

Sosthène tirait son portefeuille de sa poche. Il compta huit billets de mille francs et, de sa voix la plus coupante :

—A prendre ou à laisser, monsieur. Voici mon dernier mot !

La gorge pleine de larmes, Jean murmura :

—Et songer que cela vaut des millions !

Il sentait bien que Sosthène n'irait pas plus loin.

—Puisque la propriété de votre idée vous reste ! répliqua sarcastiquement le neveu de Valadin. Et ne devez-vous pas, un jour, exécuter vous-même ?.....

—Assez, ne me raillez pas, monsieur ! Ne me forcez pas à garder de vous un trop pénible souvenir... Car un moment vient où tout se retrouve, où tout se paye !

—Consentez-vous ?

Jean ferma un instant les yeux. Oh ! son beau rêve de fortune qui s'envolait ! son radieux avenir qui retombait dans la pénombre !.... Mais il songeait aussi à sa responsabilité, à son devoir de dégager la signature de Bonenfant, de payer toutes ces dettes faites pour lui.

Il prit les billets.

Sosthène se penchait déjà, ses fins doigts crochus comme des serres, pour enlever la machine.

Elle était un peu lourde. Il fallit demander à Jean de l'aider ; mais il sentit trop de rancœur, trop de révolte dans cet adversaire qui se sacrifiait, mais n'entendait certainement pas faire le domestique

Et Sosthène descendit la machine, puis vint chercher les plans.

Jean était toujours à la même place, les yeux hagards, immobile, s'appuyant de ses mains à la table.

—Adieu, monsieur !

Jean ne répondit pas. Et, assez longtemps encore, il demeura là, avec l'impression que quelque chose de lui-même s'en était allé. Jamais il n'avait souffert ainsi.

—Mais il le fallait !

Il se répéta cela vingt fois et finit par trouver une consolation ; et puis, un secret espoir lui restait :

—Ils ne sauront pas !

De tels plans ne pouvaient être exécutés que par l'inventeur lui-même.

—Non, ils ne sauront pas ; ils seront forcés d'avoir recours à moi ; et c'est alors que je leur imposerai mes conditions, que je ne serai plus dans cette misère qui ferait presque de l'homme une bête de somme.... Et maintenant, accomplissons la part la plus douce de cette besogne !

Il alla prendre, chez Bonenfant, les livres de tous leurs fournisseurs ; et, à la stupéfaction de ces petits commerçants de quartiers très habitués à la nécessité du crédit, une demi-heure plus tard il les avait intégralement réglés tous.

Il se rendit ensuite chez le père Schwarzbacher, qui, dès ses premiers mots, s'écria qu'il savait bien qu'il était "un pon cheune homme."

Mais Jean, sans aucune forfanterie d'ailleurs, lui imposa silence.

Il se fit montrer tous les billets de Bonenfant, paya cinq mille francs qui étaient déjà protestés, prit note des échéances pour quelques centaines de francs qui formaient le solde du compte et annonça à l'usurier qu'à défaut de Bonenfant ce serait lui qui les paierait.

Il lui restait encore assez d'argent pour solder son fournisseur de produits chimiques et les fabriques où il avait fait exécuter les petites pièces de sa locomotive. Il leur écrivit, les priant d'envoyer leurs factures acquittées dès le lendemain.

Et, après cela, il éprouva un immense soulagement.

Si, dans cette journée, il n'avait acquis ni richesse ni renommée, il avait accompli son devoir d'honnête homme. Et cela lui causait une étrange jouissance.

Mais qu'allait dire Bonenfant ?

Le brave cocher rentra vers neuf heures seulement, furieux, grognant, la clientèle n'ayant pas donnée de la journée, et déclarant dès le seuil que, s'il n'avait pas promis de venir manger un morceau avec le p'tiot il aurait roulé la guimbarde jusqu'à minuit par les rues. Et, du reste, le temps de s'asseoir, de siffler son setier, et il allait repartir ; car, sûr ! la soirée vaudrait mieux que la journée.

—Ah ! non ! non ! Nous passons la soirée ensemble ! s'écria Jean Raucourt. C'est moi qui ai fait le fourrier, aujourd'hui !

Et il montrait à Bonenfant le couvert mis chez lui, sur sa table de travril, le napperon tout blanc, deux vieilles bouteilles, les assiettes joyeuses à fleurs rouges, une douzaine d'huîtres pour chacun.

Le cocher, qui savait que son petiot n'avait pas plus de quarante sous le matin, le dévisagea du coin de l'œil et siffla entre ses dents.

—Ah çà ! qué qu't'as manigancé, toi ?

—A table, à table ! disait Jean Raucourt. Le dîner est froid, car je ne sais pas faire la cuisine ; mais voici le jambon d'York coupé au bon endroit, et la galantine toute fraîche et un demi poulet de Houdan.

L'inquiétude montait dans le cœur de Bonenfant.

—Où que c'est donc que c'est qu'on t'a fait tout ce crédit, petiot ?

—Je n'achète pas à crédit, moi.

—Hein ?

—Mangez donc, bon ami.

—Cependant, je veux savoir.

—C'est mon secret.

—T'as fait quelque sottise, toi.

—Si vous trouvez que cette jolie tranche de jambon est une sottise !

Bonenfant commença de manger ; mais il grognait.

Et soudain, comme d'un geste inconscient, il remuait son assiette, il aperçut un bout de papier, puis une liasse posée sous son couvert.

—Ah çà ! tonnerre !

Il froissait la liasse, reconnaissait ses billets signés à l'usurier.

Jean, très tranquille, expliqua :

—Oui, cette vieille canaille de père Schwarbacher est venu cogner à votre porte aujourd'hui. Cela m'a ennuyé de l'entendre déblatérer ses sornettes : et....

—Eh bien ?

—Et je l'ai payé.

—Payé ? Avec quel argent ?

—Dame ! J'ai mon bas de laine, moi aussi. A propos, j'ai réglé, par la même occasion, nos petites dettes de quartier, et j'ai écrit qu'on vienne toucher demain ce que nous devons dans Paris..... Comme ça, mon bon ami, nous allons être autrement tranquilles. Plus de dettes....

—Tonnerre de D.....!

Cette fois, malgré la résolution de Bonenfant d'avoir un langage convenable devant son petiot, le juron fut complet ; mais Dieu dut le lui pardonner en raison de l'angoisse qui, tout à coup, l'avait etreint à la gorge.

Il s'était levé en renversant sa chaise et, le bras raidi, alla t'écarter le rideau derrière lequel devaient reposer la petite machine et les plans, auxquels lui-même avait autant de foi que leur inventeur.

Et il comprit.

Et, d'abord, il s'abandonna à la colère :

—Vous n'aviez pas le droit !...

Il ne le tutoyait plus, puisqu'ils étaient fâchés :

—Non ! vous n'aviez pas le droit ! C'était à moi autant qu'à vous !... Et pourquoi ? Pour ces malheureux billets ?... C'est un coup, un sale coup, de cette canaille d'usurier ... Mais je l'aurais lanterné un an, deux ans, tout le temps que j'aurais voulu ... Et puis, il me suffisait d'un beau tuyau aux courses pour tout gagner en une après-midi !...

—Et la plainte en escroquerie qui allait être déposée ?

—Heu.... Une plainte ?.... Mais je suis un honnête homme... Je n'ai jamais... je... je... je suis...

Bonenfant retombait sur sa chaise, anéanti soudain, n'ayant plus l'énergie de protester de son honnêteté, se rappelant ses derniers démêlés avec la justice, se rappelant ceux de sa jeunesse, le secret qu'il n'avait jamais dit, qu'il ne dirait jamais à cet enfant qui voyait en lui un être irréprochable de bonté et de dévouement. Jadis une accusation d'abus de confiance ! Aujourd'hui une menace de plainte en escroquerie. Et presque justifiée, hélas ! Et il ne contredisait pas Jean Raucourt, qui poursuivait :

—Oui, vous êtes le meilleur, le plus honnête des hommes, et c'est dans l'intention la plus pure, la plus belle, que vous aviez contracté ces dettes, me cachant au prix de quels efforts, de quels dangers vous souteniez le dangereux rêveur que je suis. Mais des juges, des hommes de police ne connaissent pas les raisons du cœur ; et ce que nous faisons tous deux depuis une dizaine de mois, et dont vous seul êtes responsable. C'est de la duperie, puisque nous achetons, que nous commandons, sans savoir comment nous parviendrons à payer. Les journaux sont pleins d'histoires semblables, d'arrestations, de condamnations de ces escrocs avec lesquels on aurait pu nous confondre. Et je n'ai pas voulu cela. Non, je ne pouvais pas permettre cela !

—Mais qu'allez-vous faire ? balbutia Bonenfant, les larmes aux yeux. Vous touchiez presque au but !

Jean sourit avec une immense mélancolie :

—Suivre la voie dont je n'aurais jamais dû m'écar